

L'objet suicidé du mélancolique

Marie-Claude Guillaume

C'est une rencontre avec un texte, l'autobiographie d'Althusser, qui est à l'origine de ce texte-ci, une rencontre qui a nourri mes questions pendant pas mal de temps, une rencontre avec un texte résistant, un texte insistant, une rencontre avec l'énigme d'une structure. Et la lecture du livre de M.-Cl. Lambotte, *Le discours mélancolique*¹, dans le cadre du séminaire sur la mélancolie avec Nicole Stryckman et d'autres, l'année passée, m'a amenée à cette mise en forme provisoire de certaines de ces questions.

J'ai choisi ici de mettre en tension deux étonnements : l'expression *suicide de l'objet*² chez Lacan, à propos de la mélancolie, et l'acte, le passage à l'acte d'un sujet, le philosophe Louis Althusser qui, en 1980, donne la mort à sa femme Hélène, acte pour lequel il ne sera pas jugé, un non-lieu ayant été prononcé.

Les conditions qui ont entouré le déclenchement de cet acte et toute l'histoire de leur relation amènent à le penser du côté du suicide assisté ou d'un *se donner la mort* qui semble ainsi répéter- et que veut dire répéter? - le suicide initial de l'objet ou le suicide d'un objet initial.

Qu'en est-il dès lors de la constitution de l'objet chez le mélancolique ? Un objet disparu de son propre chef peut-il être perdu ? S'agit-il dans le

1. M.-Cl. Lambotte, *Le discours mélancolique*, Paris, Ed. Anthropos, 2003.

2. J. Lacan, *Le transfert*, Livre VIII, 1960-1961, Seuil, Paris, 2001, p. 463.

« donner » ou « se donner la mort » de représailles contre l'objet, avec tout l'imaginaire suscité par cette expression, ou de retrouvailles dans le réel d'un objet jamais perdu?

Dans la mélancolie, dit Lacan, « L'objet y est, chose curieuse, beaucoup moins saisissable, pour être certainement présent et y déclencher des effets infiniment plus catastrophiques », jusqu'à tarir « ce *Trieb* le plus fondamental, celui qui vous attache à la vie »³. L'objet dont parle ici Lacan n'est pas l'objet du deuil, cet objet d'amour dont il s'agit « d'authentifier la perte réelle, pièce à pièce, morceau à morceau, élément I à élément I »⁴.

L'objet du mélancolique n'est pas l'objet de l'endeuillé. C'est un objet de désir, un petit *a*, nous dit Lacan, « Objet entré dans le champ du désir et qui, de son fait, ou de quelque risque qu'il a couru dans l'aventure, a disparu », s'est suicidé⁵.

M-Cl. Lambotte, dans sa thèse sur la mélancolie, va employer les termes de traumatisme ou de catastrophe originelle. On est bien aux tout débuts, là, pour un sujet qui, à peine entré dans le champ du désir et du rapport à l'autre, s'est retrouvé sans partenaire et donc sans objet. Peut-être faut-il éviter de substantifier cet objet d'ailleurs. « Cette perte, dont le sujet ne peut avoir conscience, dans cet avènement originel du désir, se rapporte plus à un processus, à la mise en place d'un rapport, qu'à un objet proprement dit »⁶. Il n'est pas d'objet qui soit déjà en quelque sorte séparé à ce moment pour un sujet. Les choses se passent donc dans ce champ-là, à l'intérieur de cette structure première bien indiquée par Piera Aulagnier dans un article sur le masochisme primaire, qui « implique dès l'origine la mise en scène de trois termes : le sujet présent comme désir, l'Autre dont le désir est le premier objet convoité, et un objet jouant le rôle de signe de la présence (ou de l'absence) de ce désir visé »⁷. *Le suicide de l'objet* indiquerait en quelque sorte l'arrêt d'une fonction qui, en retour, ne peut qu'interrompre le processus d'émergence du désir chez le futur sujet.

Le terme de trauma doit aussi être pris avec prudence puisque, et M-Cl. Lambotte le souligne en nous renvoyant à Winnicot⁸, la catastrophe,

3. Ibidem, p.463.

4. Ibidem, p. 463.

5. Ibidem, p. 463.

6. M-Cl. Lambotte, *Le discours mélancolique*, op. cit., p. 342.

7. P. Aulagnier-Spairani, « Remarques sur le masochisme primaire », in *L'Arc*, 1968, n° 34 spécial Freud, p. 51.

8. D.W. Winnicot, « La crainte de l'effondrement », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 11, Printemps, 1975, p. 42, cité par M-Cl. Lambotte, op. cit., p. 278.

c'est que quelque chose n'a pas eu lieu dans l'histoire du sujet, le trauma, c'est un blanc dans le psychisme du sujet. Comment se séparer, dès lors,- et là j'anticipe sur la seconde partie- de ce qui ne s'est pas produit, quand le rien a interrompu le corps à corps.

Concrètement, l'évanouissement du désir au lieu de l'objet, c'est un regard maternel qui cesse de regarder l'enfant ou regarde à travers lui, une voix blanche, désaffectée, la voix ou le regard d'une mère prise dans le mortifère.

« Mais j'ai su très tôt que (...) cette mère que j'aimais de tout mon corps en aimait un autre à travers et au-delà de moi (...). Comment alors me faire aimer d'une mère qui ne m'aimait pas en personne et me condamnait à n'être que le pâle reflet, l'autre d'un mort, un mort même ? »⁹

« J'étais ainsi comme traversé par son regard, je disparaissais pour moi dans ce regard qui me survolait pour rejoindre dans le lointain de la mort le visage d'un Louis qui n'était pas moi, qui ne serait jamais moi. »¹⁰

Ce *Louis qui n'était pas moi*, c'est l'oncle d'Althusser, mort pendant la première guerre, alors qu'il était fiancé à la mère d'Althusser. Celle-ci épousera alors très peu de temps après le frère, Charles, le futur père du philosophe qui recevra le prénom du mort.

Gérard Pommier¹¹ souligne finement ce *disparaître pour moi* qui vient indiquer logiquement la fragilité dès lors de l'image narcissique chez de tels sujets. Au *c'est toi* s'est substitué un *c'est Louis/lui*. Toute cette problématique de l'identité défaillante, de l'imposture rapportée à l'être est ce qui affleure constamment chez Althusser, mais je ne vais pas suivre ce chemin-là.

Revenons à « Ce dénouement qui est de l'ordre du suicide de l'objet »¹². Quels en ont été les effets de sujet pour qu'un mélancolique puisse répéter ce « Je ne suis rien, une ordure »¹³ selon les mots de Lacan ou qu'Althusser sombre dans des dépressions de plus en plus rapprochées, de plus en plus profondes et longues et finisse par accomplir cet acte ou ce passage à l'acte que j'essaie de lire ?

Ne pas réellement exister, se penser comme être d'artifice, être de rien ou encore être en deuil de soi-même, depuis toujours... Ces paroles du philosophe, si elles sont référées à une identification à un mort par le biais du regard maternel,- et je pense que l'idéal mortifère de cette mère qui va aussi

9. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, Paris, Stock/Imec, 1992, p. 50.

10. Ibidem, p. 48.

11. G. Pommier, *Louis du Néant - La mélancolie d'Althusser*, Paris, Aubier, 1998.

12. J. Lacan, *Le transfert*, p. 463.

13. Ibidem, p. 463.

donner à sa fille le prénom d'une amie morte consistait dans bien autre chose que cette fidélité à des disparus et donc que le regard de la mère indiquait une béance plus dangereuse encore pour le sujet - ces paroles ne renvoient-elles pas à cette première mort dans laquelle il a été laissé ?

« Quelle meilleure *preuve de ne pas exister* que d'en tirer la conclusion *en se détruisant* après avoir détruit tous les plus proches, tous mes appuis, tous mes recours ? »¹⁴, écrit-il quand il s'explique sur son acte et sur la période qui a directement précédé, c'est-à-dire une grave crise de mélancolie avec délire suicidaire. Il s'agissait de détruire les preuves, les traces mêmes de son existence avant de se détruire, écrit-il aussi. Voilà la seconde mort, active celle-ci, ou agie, par laquelle le sujet mélancolique fait la preuve de la première, subie, sa vie s'inscrivant dès lors dans un *entre deux morts*.

Cette autodestruction nous renvoie à la pure culture de la pulsion de mort dans le surmoi mélancolique sur laquelle Freud s'est interrogé. Lacan va identifier ce surmoi à l'œuvre ici à *la figure féroce liée aux traumatismes primitifs* dans ce qu'ils ont de plus *ravageant*, « commandement de la loi en tant qu'il n'en reste plus que la racine »¹⁵. Le sujet mélancolique prendrait-il à son compte l'autodestruction de l'objet (ou la désaffection dont il a été victime) ? Son impuissance à retenir le désir le rend-il coupable d'une faute qu'il doit payer sans pour autant la connaître ? C'est de nouveau la thèse de M-Cl. Lambotte.

Le surmoi archaïque tel que Mélanie Klein¹⁶ l'élabore permet aussi cette reconstruction. Constitué des premiers objets introjectés, il s'origine dans le sentiment de culpabilité suite aux pulsions destructives à l'encontre de ces objets. Ce surmoi apparaît comme conscience et interdit les pulsions destructives et meurtrières. Si la position dépressive, toujours selon Mélanie Klein, a été translaborée avec succès, la rigueur de ce surmoi est atténuée. Pourrait-on penser qu'elle ne l'est pas chez le mélancolique ? Peut-on penser alors que la culpabilité dont témoigne le mélancolique trouve sa source dans la haine, mais dans la haine en tant qu'il ne fut pas possible de l'adresser faute d'une présence suffisamment désirante, faute de potentialités de réponse de la mère ? Or, c'est bien la haine qui fait advenir le dehors, sépare, différencie.

La position mélancolique est peut-être aussi une position masochique, au sens du masochisme érogène, témoin, nous dit Freud, de la phase où s'est accompli l'alliage pulsionnel, mais aussi vestige particulièrement important chez ce sujet de ce qui, de la pulsion de mort, n'a pas été déplacée vers l'ex-

14. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, p. 270.

15. J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Livre I, 1953-1954, Paris, Seuil, 1975, p. 119.

16. M. Klein, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1978.

térieur. De nouveau, nous voilà renvoyés à un moi très archaïque, ce moi faible dont parle Freud et qui fait preuve d'une grande docilité envers le Ça. Paradoxalement, le masochisme constituerait alors une défense du moi laissé face à une tension sans débouchés.

En effet, « (...) le masochisme primaire est le phantasme (et le seul) par lequel la pulsion de mort peut se laisser prendre au leurre de l'objet et du plaisir, mais pour autant que tout phantasme est ce par quoi se manifeste et se *substante* le désir, il est aussi le bouclier que le sujet se forge contre sa propre annulation, ce grâce à quoi il en diffère la réalisation. »¹⁷

Venons-en maintenant au trajet d'un sujet, trajet toujours plus ou moins opaque, qu'Althusser a voulu, par une nécessité dont il s'expliquera, rendre *lisible*, à lui-même d'abord. Pour ma part, j'ai voulu y rendre lisible surtout une logique, celle de *l'entre deux morts*.

1^{er} temps : la rencontre

Louis Althusser rencontre Hélène, et il s'agit tout de suite de passion, « le mode d'expression le plus spectaculaire d'une structure mélancolique »¹⁸ pour reprendre les mots de Jacques Hassoun. C'est elle. La rencontre sera suivie par une dépression grave suivie d'une première hospitalisation.

« Mais ce visage si ouvert pouvait aussi se fermer dans la pétrification murale d'une intense douleur qui lui remontait des profondeurs. Alors elle n'était que pierre blanche et muette, sans yeux ni regard, (...) »¹⁹.

« Terrible épreuve, (...) pour moi qui me voyais abandonné d'elle. Très longtemps je me suis senti coupable du changement brutal de son visage et de sa voix, comme sans doute ma mère d'avoir trahi Louis, l'amour de sa vie, en épousant Charles »²⁰.

« Comme ma mère » et pas « comme je me suis sentis coupable du changement du visage de ma mère », écrit Althusser. La comparaison est boiteuse, un *je* passe à la trappe. Il a une sorte de rabattement d'un sujet sur l'autre. Quelque chose ne peut être pensé séparé et dès lors pensé peut-être.

Quel Louis a été trahi ?

Et toujours en parlant d'Hélène, « (...) comment faire pour répondre à son angoisse quand elle me répétait sur le lit et ailleurs : dis-moi quelque

17. P. Aulagnier-Spairani, *Remarques sur le masochisme primaire*, p. 54.

18. J. Hassoun, *La cruauté mélancolique*, Paris, Flammarion, 1977, p. 88.

19. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, p. 149.

20. Ibidem, p. 149.

chose ! C'est-à-dire donne-moi tout (...) donne-moi d'exister enfin ! De quoi colmater cette angoisse de ne vraiment pas exister dans ton regard et dans ta vie. »²¹

Dans cette rencontre, des deux côtés sans doute et de manière symétrique, est assurée la jouissance, l'horreur des retrouvailles avec la mère : tout don, tout abandon.

2^e temps : le rêve

Voici quelques phrases d'un rêve fait par Althusser, une vingtaine d'années avant le drame, retranscrit avec ses commentaires. Ce texte sera publié après sa mort.

« Je dois tuer ma sœur, ou elle doit mourir, il y a une obligation impossible à éviter, un devoir, presque un devoir de conscience, avant une date ou heure prescrite. La tuer avec son accord d'ailleurs : une sorte de communion pathétique dans le sacrifice [...] Sentiment d'oblation intense [...] et elle mourra de ma main, contente, puisque par là je lui fais un don. [...] Je ne suis pas coupable. »²²

Le rêve met en scène un « commandement dont il ne reste plus que la racine »²³.

Retour aussi à l'indifférencié, à l'origine, inceste, dans ce rêve où il est question de découvrir les entrailles de la mère, d'y sacrifier son sexe.

Enfin, déni de la haine dans le don fait à l'autre.

Et la question de la culpabilité encore, niée.

3^e temps : « Lui donner la mort, se donner la mort »

Les circonstances l'expliquent. Althusser se remet difficilement d'un épisode mélancolique sévère. Les relations entre Hélène et lui sont difficiles ; elle veut le quitter, lui ne supporte pas qu'il l'abandonne en sa présence ; elle lui dit alors être décidée à se tuer ; puis elle demande qu'il la tue ; elle prolonge le huis clos dans lequel ils se sont enfermés en demandant un ultime délai avant l'hospitalisation prévue et instamment demandée par l'analyste d'Althusser. Il accomplit cet acte comme en rêve : il lui masse le cou (il lui fait du bien) ; quand il reprend conscience, elle est morte.

21. Ibidem, p. 131.

22. Y. Moulrier Boutang, *Althusser : une biographie*, tome 1, Paris, Grasset, 1992, p. 75.

23. Cf. page 48 note 15.

Ne pas être abandonné en sa présence: rappel impossible de ce traumatisme originel ?

Mais aussi... la présence dans l'absence et l'absence dans la présence est impossible. La séparation est impossible. Le suicide assisté est une non-séparation. Althusser l'écrira dans l'autobiographie: il s'agit « d'une seule et même mort »²⁴.

4^e temps: « Je deux maux »

C'est le titre d'un texte, repris deux fois dans l'autobiographie, relatant une sorte d'acte manqué où Althusser, adolescent, retourne une arme contre lui. Ce texte est envoyé, dans une lettre qu'Althusser qualifie de *déconnante*, à un pensionnaire de l'hôpital où il est interné après le meurtre d'Hélène, pensionnaire qui porte le nom du juge qui a prononcé le non-lieu.

A la question de la culpabilité, de la faute, à laquelle il lui ne lui est pas répondu (Althusser supporte mal le non-lieu), il répond par ce récit, qui semble fonctionner comme un souvenir-écran dans l'autobiographie, d'un premier *se donner la mort*.

Il répond aussi par un titre, *déconnant*.

Je, entre deux maux, entre deux morts ?

Je, entre deux mots, lui ou toi ? Louis ou Louis ? Pierre ou Louis ? Coupable ou non coupable ?

Althusser connaissait bien l'œuvre de Lacan et ce peut être une allusion à sa définition du sujet !

Il aimait aussi *rouler les autres dans la farine*. Mais une pirouette, c'est bien sûr aussi une façon de s'absenter !

5^e temps : l'écriture

Althusser tente de lever la *Pierre tombale du silence*²⁵ auquel le condamne le non-lieu, par l'écriture de l'autobiographie, une énonciation, adressée, d'un sujet.

« Ce livre est une réponse à laquelle autrement j'aurais été astreint. Et tout ce que je demande, c'est qu'on me l'accorde »²⁶.

24. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, p. 149.

25. Ibidem, p. 23.

26. Ibidem, préface .

L'Avenir dure longtemps, écrit en 1985, cinq ans après le drame, et vraisemblablement en quelques semaines, a été publié en 1992, deux ans après le décès du philosophe. Althusser avait manifesté son intention de le publier mais finalement ne l'a pas fait. Althusser aurait finalement choisi de rester ce *mort-vivant* qu'il dit avoir toujours été.